

Comprendre la transmission des formes planimétriques sur 2 000 ans : le cas de la coupe de Pierrelatte "les Malalones"

Fiche **QUESTIONS SUR...** n° 13.01.Q03

juillet 2022

Mots clés : géoarchéologie - archéogéographie - transmission - transformission - stratigraphie - spatiotemporalité

Comment un arpentage et une division de terrain, vieux de 2 000 ans, peuvent-ils être encore visibles dans la planimétrie actuelle ? On a longtemps justifié cette réalité par le recours à une loi de persistance de la forme (ou du plan). Mais tout ce que l'on sait désormais des innombrables mutations des planimétries – dans leurs formes, leurs modelés, leurs sédimentations successives, leurs aspects paysagers mouvants – interdit qu'on puisse se satisfaire de ce seul raisonnement.

La coupe de Pierrelatte au lieudit "les Malalones"

Dans les années 1990, une coupe réalisée par l'archéologue Cécile Jung et le géoarchéologue Jean-François Berger, sur les fossés recoupés par le tracé du TGV Méditerranée, a montré la transmission des limites parcellaires, à travers les nombreux changements de limites parcellaires d'époque romaine intégrées à une centuriation romaine : sa trace est encore perceptible en surface, vingt siècles après son implantation ! Présentée au colloque d'Orléans sur les parcellaires, en 1996, cette coupe est devenue emblématique.

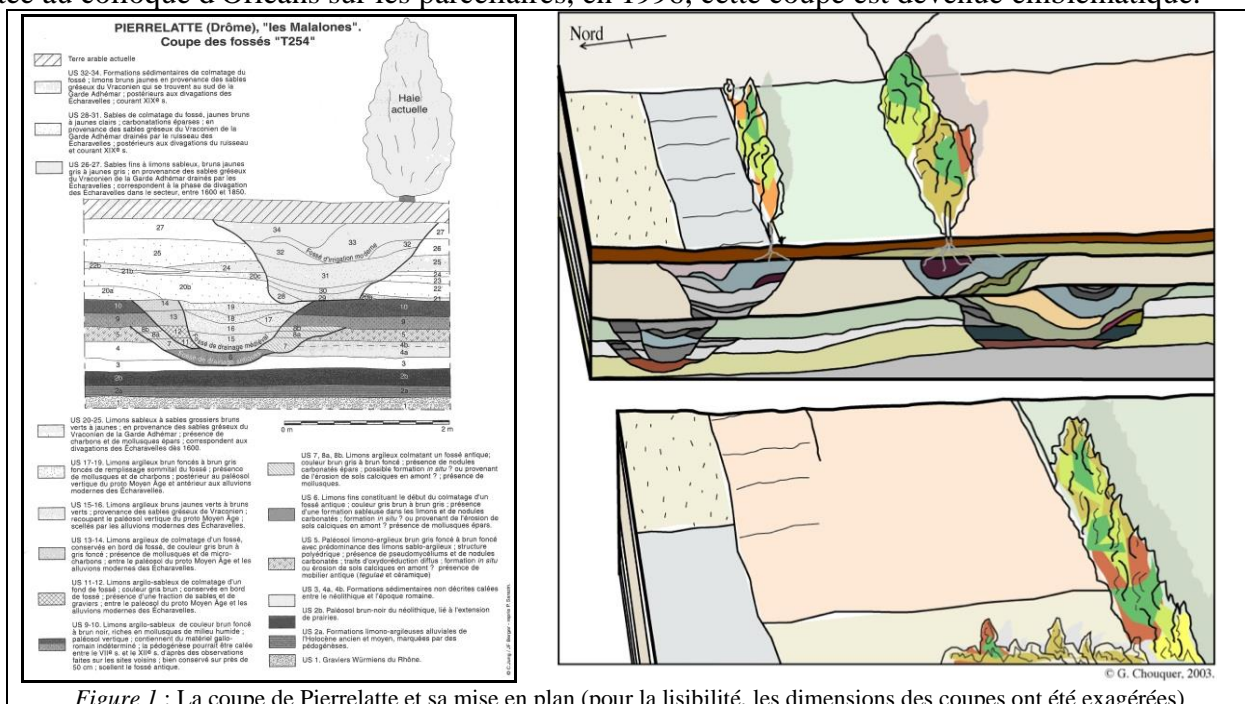


Figure 1 : La coupe de Pierrelatte et sa mise en plan (pour la lisibilité, les dimensions des coupes ont été exagérées)

Cette fiche va développer les réflexions que ce rapport entre la coupe et la surface, le vertical et l'horizontal, mais aussi la nature et les sociétés, a suggérées et dont il n'est pas excessif de dire qu'elles ont sensiblement contribué à la formalisation de la discipline archéogéographique et à l'installation d'un nouveau cadre explicatif. Car, malgré le concours de compétences penchées au-dessus de cette coupe :

- le géoarchéologue analyste des sédiments,
- les archéologues spécialisés dans les mutations écologiques et anthropiques des milieux,
- l'historien analyste de la colonisation romaine et de l'assignation des terres aux vétérans,
- le géographe analyste des paysages actuels,

il a fallu se rendre à l'évidence du déficit pour rendre compte de la globalité du phénomène de transmission.

Mais, pour en venir à ce constat, il a fallu en passer par une nécessaire déconstruction des temporalités.

Les temporalités "classiques" ne suffisent pas pour rendre compte de la transmission

Il est important d'exprimer en quoi cette coupe change la conception du rapport au milieu.

1. On passe de l'Histoire quasi immobile installée par le paradigme des temps étagés de Fernand Braudel (1946) à une histoire qui semble partout d'une grande mobilité. On se souvient de la description de l'historien : "*La première [partie] met en cause une histoire quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure ; toute une histoire lente à couler, à se transformer, faite souvent de retours insistants, de cycles sans cesse recommencés. Je n'ai pas voulu négliger cette histoire-là, presque hors du temps, au contact des choses inanimées, ni me contenter, à ce sujet, de ces traditionnelles introductions géographiques à l'histoire, inutilement placées au seuil de tant de livres, avec leurs paysages minéraux, leurs labours et leurs fleurs qu'on montre rapidement et dont ensuite il n'est plus jamais question.*"

La question se pose : ne pas négliger cette histoire-là, et ne pas la placer en introduction, pour pouvoir y revenir ensuite ? Mais pourquoi faudrait-il y revenir du moment qu'elle est quasi immobile, presque hors du temps, faite de choses inanimées ? Sur de telles bases, une introduction géographique suffit. Braudel n'a pas déjoué le piège.

2. Trouve-t-on mieux avec la temporalité polycyclique des géoarchéologues, lorsqu'ils décrivent les alternances de creusement et de comblement ? Ce retour des cycles ne risque-t-il pas de rencontrer la même contradiction ? Dans les deux cas, on raisonne à partir de la stratification et de la répétition cyclique de faits d'occupation du sol. Polyphasé et polycyclique, disent les sédimentologues pour qualifier cette temporalité. Si l'on en restait là, il y aurait un compromis tout à fait acceptable entre les sciences naturalistes et les sciences historiques pour reconnaître que, dans l'histoire du sol et de son occupation, la vision périodisée et stratifiée l'emporte, que le temps chronologique gouverne l'espace. À chaque époque sa couche, la fin répétée de chaque cycle sédimentaire faisant écho aux ruptures d'époque historique. Mais cela ne fonctionne pas seulement ainsi. Le phénomène le plus intéressant n'est pas perçu.

Nommer l'objet, définir la discipline

La transmission du fossé antique sur deux millénaires impose une révision des concepts. La *Figure 2* résume les questions que la coupe de Pierrelatte suggère, une fois sa verticalité remise dans son espace. Certaines interrogations sont du domaine de la stratigraphie, c'est-à-dire de la transmission dans le temps, et de ses diverses explications, naturelles et sociales :

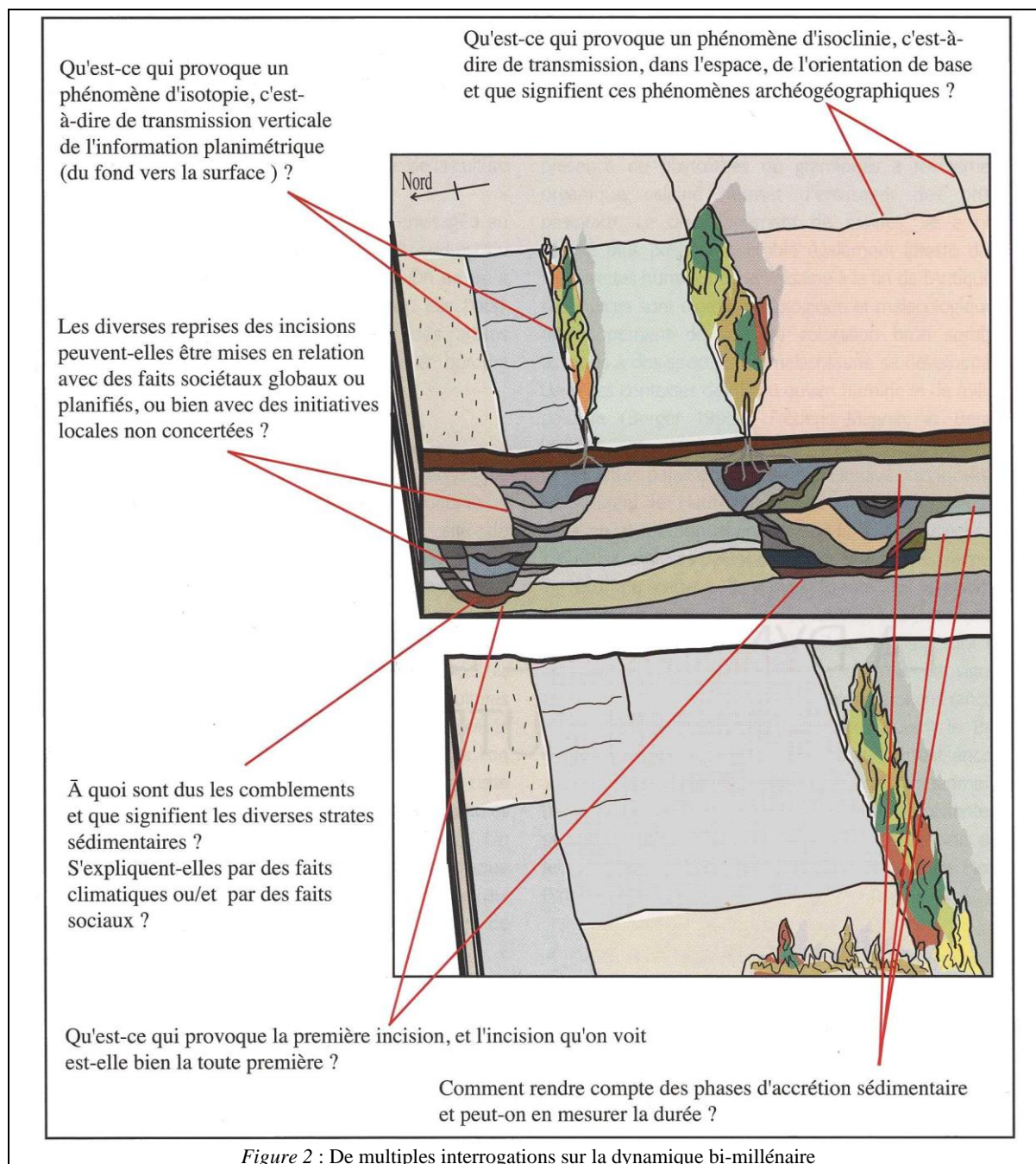
- Qu'est-ce qui provoque la première incision observée ?
- Cette incision est-elle bien la plus ancienne, et serait-il possible qu'un fossé plus ancien ait été entièrement occulté par un recreusement ultérieur ?
- Que signifie et quels sont les rythmes des divers creusements sédimentaires ? Faut-il les mettre en lien avec des événements planifiés ou avec des initiatives locales non concertées ?
- Corrélativement, à quoi sont dues les phases d'accrétion sédimentaire qui rendent les recreusements nécessaires ?

D'autres interrogations sont du domaine de la transmission des faits dans l'espace :

- Pourquoi les recreusements du fossé, bien qu'éloignés dans le temps (souvent de plusieurs siècles), se produisent-ils au même emplacement (isotopie de la forme), et quel est alors l'agent de transmission, d'une époque à l'autre ?
- Pourquoi des limites modernes, sans héritage plus ancien observable en coupe, respectent-elles en plan l'orientation générale de la forme (isoclinie de la forme) et quel est alors l'agent de ce transfert latéral ?

L'ensemble de ces questions tend à installer un objet de recherche différent de tous les objets qui le composent (la couche sédimentaire, le fossé creusé ou recreusé, la haie visible en surface, l'écoulement de drainage ou d'irrigation, la limite parcellaire). Cet objet, c'est évidemment le fait de la transmission et, mieux encore, le fait que la transmission constatée en 2 000 ans environ, n'est possible que parce qu'il y a eu des transformations répétées de la planimétrie. On est ici au cœur de ce principe de *transmission* nommé ainsi par contraction entre transmission et transformation, pour éviter d'avoir à chaque fois à développer la périphrase : "*une transmission qui se produit précisément parce qu'il y a eu transformation*". Car si, après la

phase romaine, il n'y avait eu qu'une longue et définitive sédimentation, scellant définitivement les niveaux antiques (taphonomie ou ensevelissement), la transmission aurait été stoppée.



Mais la transmission aurait pu venir d'un lieu voisin, par isoclinie, c'est-à-dire création ultérieure de nouvelles limites qui respectent une orientation générale d'origine plus ancienne. L'état de l'art en archéologie, géoarchéologie et géographie – chaque fois que ces disciplines abordent les ensembles parcellaires – met en évidence le fait qu'elles ne sont pas armées pour l'étude de ces modes de transmission.

La coupe de Pierrelatte appelle donc, en plus des disciplines déjà indiquées, une nouvelle discipline d'hybridation, dont l'intitulé n'a été trouvé qu'à la décennie suivante, sous le nom d'*archéogéographie* ; elle seule s'est portée candidate pour prendre en charge la globalité du processus de transmission dans la longue durée et en faire un objet d'étude, naturel et social.

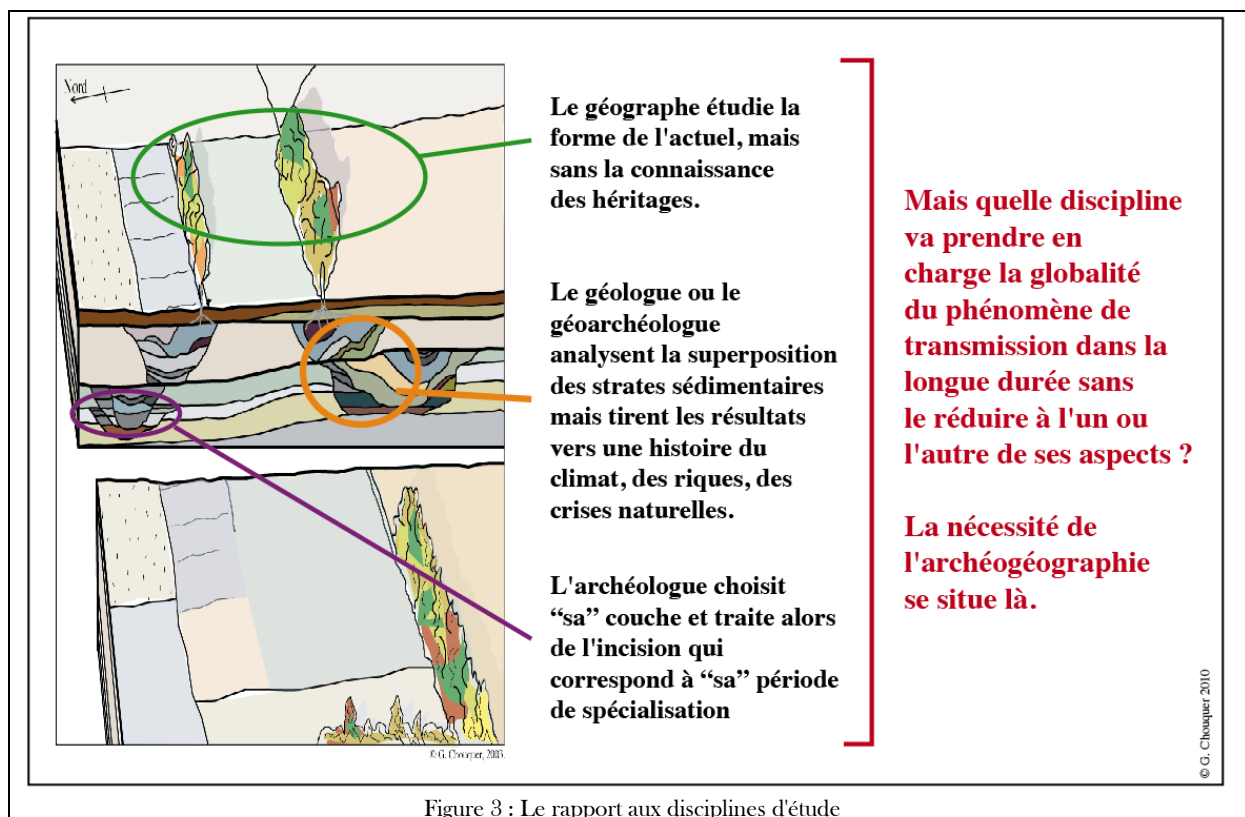


Figure 3 : Le rapport aux disciplines d'étude

Gérard CHOUQUER, membre de l'Académie d'Agriculture de France

Ce qu'il faut retenir :

La découverte des modes de transmission des limites parcellaires dans la longue durée oblige le chercheur à enrichir les anciennes temporalités, au profit de spatiotemporalités telles que la résilience (la capacité du système à ne pas oublier un état ancien lors d'une transformation), la spatiotemporalité uchronique (le caractère non écrit à l'avance du cheminement de l'information dans la longue durée), et enfin l'hystéréchronie (c'est-à-dire la prise en compte d'un temps de réponse pouvant être très long entre un fait et sa conséquence ou sa reprise).

C'est ce qui conduit à la mise au point d'une discipline nouvelle dont la transmission à l'occasion des transformations, c'est-à-dire la *transformission*, serait l'objet d'étude privilégié. Depuis le courant des années 2000, nous avons nommé ce cadre *archéogéographie* et lui avons donné les assises qu'elle réclamait (Chouquer 2007).

Pour en savoir plus :

- Jean-François BERGER et Cécile JUNG : *Fonction, évolution et taphonomie des parcellaires en moyenne vallée du Rhône. Un exemple d'approche intégrée en archéomorphologie et en géoarchéologie*, in G. Chouquer éd., *Les formes du paysage*. éd. Errance, Paris 1996, t. 2, p. 95-112.
- Fernand BRAUDEL : préface à *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Armand Colin, 1946, rééd. 1966, p. 12-14
- Gérard CHOUQUER : *Le parcellaire dans le temps et dans l'espace. Bref essai d'épistémologie*, dans *Études rurales*, janvier-juin 2000, n° 153-154, p. 39-57.
- Gérard CHOUQUER : *Quels scénarios pour l'histoire des paysages ? Orientations de recherche pour l'archéogéographie*, préface de Bruno Latour, Coimbra-Porto 2007, 408 p.
- Cécile JUNG : *Morphogenèse, fonctions et évolution de la centuriation B d'Orange et essai de restitution diachronique des paléopaysages du Tricastin (Drôme-Vaucluse)*. Thèse. Tours 1999.
- Charles RENOUVIER : *Uchronie (L'utopie dans l'histoire)*, Paris, Arthème Fayard, (*Corpus des œuvres de philosophie en langue française*)